

L'hiver de l'enfance

Isabelle Larrivée

Numéro 29, été 1986

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larrivée, I. (1986). L'hiver de l'enfance. *Moebius*, (29), 85–89.

ISABELLE LARRIVÉE

L'hiver de l'enfance

«Je sais exactement comment j'aimerais être puisque je le suis... intérieurement, mais, hélas! je reste seule à le savoir.»

Anne Frank,
Journal

Gabrielle a oublié son enfance. Elle a tout oublié des jours, des semaines, de l'école, des noms, des frères et des soeurs, des jeux, des chicanes, de la haine, de l'amour. Gabrielle a tout oublié de l'amour. Elle a tout oublié d'elle enfant. Elle ne peut prodiguer aucune tendresse au souvenir d'un enfant qu'elle ne sait plus avoir été, ni de complicité, ni de reconnaissance. Gabrielle a toujours pensé qu'hier avait fait trop mal pour se le remémorer et que demain n'annonçait rien de différent. Alors Gabrielle vit aujourd'hui dans une ville immense, un peu perdue, un peu effrayée. Sans passé, sans enfance, les jours sont fragiles et les choses délicates. Et les mots et les noms si difficiles à ne pas oublier. L'immensité de sa solitude vient de là.

A chaque moment, elle est quittée par des fragments d'elle-même qui partent comme des épaves et se logent quelque part, dans un genou qui tremble ou une gorge qui se serre, ou dans un rire qui éclate. Son corps est comme une maison, un habitacle pour l'oubli, la demeure de l'absence. Gabrielle fixe parfois son regard noir sur ce qui lui reste d'images du passé et ne ressent aucune amertume. Seulement un vertige, une sorte d'étourdissement semblable à celui qui succède aux pirouettes. Toute réminiscence est une acrobatie pour elle qui a choisi l'exil de l'oubli. Et l'immensité de sa solitude vient de là: son enfance n'est ni près, ni

loin, ni enfouie, ni révélée; elle n'est tout simplement pas. Ou peut-être en occupe-t-elle le centre, ce qui la rendrait impossible à penser comme souvenir.

Un jour, Gabrielle découvre fortuitement un journal qu'elle aurait rédigé au cours de l'hiver de ses douze ans. Elle reconnaît à peine la couverture rouge et la tranche dorée du petit agenda qui lui aurait servi de cahier, ainsi que l'écriture peu soignée et très irrégulière qui en couvre les pages. Il est fermé depuis si longtemps que lorsqu'elle l'ouvre, la reliure craque et quelques feuilles se détachent qui ont pris l'odeur du vieux parfum rangé dans la même boîte.

Dimanche, 3 janvier 1971

Ce matin, allée à la messe et rencontré Laurianne. Puis, revenue et dîné. Téléphoné Laurianne: pas chez elle, et Claudette Héon: chez elle. Invité pour patiner. Préparation aller patiner. Cherché patins. Partie. Beaucoup patiné. Retour. Soupé. Écouté l'émission «Bonne soirée». Concours de chien très amusant. Beaucoup de plaisir. Puis, couchée et pleuré.

Jeudi, 7 janvier 1971

Levée en retard et allée à l'école en taxi. Beaucoup de plaisir avec Claudette Héon. Puis, chicanée avec elle à la récréation. En rentrant, on s'est expliqué et on s'est compris. Alors, on s'est réconcilié. Puis, venue dîner. Mangé des oeufs. Puis, allée patiner à quatre heures avec Claudette Héon et revenue. Le soir, écouté Médée à la télévision, puis me suis couchée à neuf heures et demi. Encore pleuré.

Samedi, 16 janvier 1971

Levée de bonne heure car c'est ma fête. Lavée tête, corps et soutien-gorge. Puis, allée aux guides mais elles ne savaient pas que c'était ma fête, alors pas eu la bascule. Revenue chez moi et commencé à m'habiller pour donner le party. Il y avait neuf personnes. Eu de beaux cadeaux. Puis, allée à la patinoire. Là, la gang m'a donné la bascule dans le chalet. J'ai revolé jusqu'au plafond. Revenue. Couchée.

Les événements que Gabrielle déchiffre avec difficulté ont eu lieu, elle en a un souvenir bien que très lointain, mais elle n'arrive pas à se rappeler avoir été penchée sur ce petit agenda rouge, enrobée d'une intimité qu'elle se serait créée quelque part dans un recoin de la maison. Elle ne se souvient pas avoir eu l'idée d'écrire. Elle devait le faire sans savoir ce qu'elle faisait, en oubliant presque son geste pour s'investir entièrement dans ce qu'elle relatait et rendre ainsi la connotation du quotidien plus réelle que la réalité. Mais l'enfant qui écrivait cela, elle le voit maintenant; il semblait avoir le souffle court de quelqu'un dont la solitude est sans cesse menacée.

La seule image de cette époque qui lui revienne distinctement, c'est celle de la patinoire lisse et luisante comme une plaque d'aluminium sur laquelle plombe le soleil blanc d'un matin de janvier. La lumière est si vive sur la neige que Gabrielle éternue à trois reprises. Ce souvenir est clair parce qu'il n'est pas qu'un endroit éloigné dans la mémoire; en fait, depuis l'enfance, Gabrielle a gardé l'habitude d'aller patiner et, avec les ans, elle a acquis beaucoup de vitesse. Mais elle se fait toujours accoster par de petites bonnes femmes de huit, dix ans qui se lancent en l'air, se reçoivent sur un seul patin et qui viennent lui demander si elle peut en faire autant. Gabrielle, parce qu'elle ne sait exécuter aucune figure acrobatique, pense qu'il y a une analogie parfaite entre ses aptitudes de patineuse et sa façon d'être dans la vie: rapide mais sans fantaisie. Pour justifier cette austérité, elle répond que ses patins sont trop grands et qu'ils lui maintiennent mal les chevilles. Les petites ballerines d'hiver trouvent qu'elle n'est pas chanceuse, et repartent continuer leur spectacle improvisé.

Gabrielle éternue donc à trois reprises lorsque, du haut d'un monticule, elle contemple la patinoire. Elle renifle un peu, s'essuie le nez avec une manche de manteau. A cette heure-là de l'après-midi, une nuée d'adolescents, plus fougueux et enragés les uns que les autres, a déjà envahie la glace, ou plutôt ceux de la joute précédente sont encore là, histoire de se délasser après avoir fourni tant d'efforts, et ceux de la prochaine joute ne vont certainement pas tarder à arriver pour leur période de réchauffement. Munis de leur bâton de hoc-

key, ils envoient sauvagement rebondir une multitude de rondelles contre la bande sans trop porter attention aux patineurs tranquilles ou aux enfants. Si par malheur il s'en trouve un dans la trajectoire dangereuse, il rentre à la maison un peu plus vite que prévu, et avec une échymose en plus. Cette pratique virile du lancé frappé a d'ailleurs valu à la patinoire son surnom de «patinoire aux pucks».

Gabrielle passe une autre fois la manche de son manteau sous son nez. Elle ne se sent pas d'attaque aujourd'hui pour affronter cette violence. Elle descend du monticule de neige où elle est figée depuis un bon moment dans la plus grande déception. Elle marche autour du chalet en donnant des coups de pied sur les mottes de neige. Elle croise des gens qu'elle ne connaît pas et se sent comme dans un autre pays, sans refuge.

Après avoir flâné une heure dans le parc et s'y être finalement ennuyée à mourir, Gabrielle retourne chez elle, là où personne ne l'attend, sauf les traces de son petit déjeuner et un désordre général. Elle se dévêt, va vers la cuisine, verse de l'eau dans une bouilloire et observe la vie de la rue par la fenêtre. Gabrielle éternue, se mouche et pense tout à coup au petit cahier rouge qu'elle va chercher sous son oreiller.

Samedi, 6 février

Commencement de grippe.

Dimanche, 7 février

Jour de maladie. Eu, dans la soirée, des étouffements et des vomissements.

Lundi, 8 février

Jour de maladie. Encore très malade mais moins qu'hier. Etouffée bleu dans la soirée.

Mardi, 9 février

Jour de maladie. Un peu moins malade. Un étouffement.

Mercredi, 10 février

Jour de maladie. Levée en étouffant mais à dix heures et quart, j'ai fait passer un gros chat que j'avais dans la gorge.

Jeudi, 11 février

Jour de maladie. Presque plus malade.

Vendredi, 12 février

Jour de maladie. Aujourd'hui, fait une poupée en forme de grenouille.

Pendant treize jours, ensuite, les pages sont blanches. Gabrielle les tourne une à une en essayant de s'imaginer ce qui a bien pu avoir lieu alors. Puis...

Jeudi, 25 février

Depuis ma maladie, j'avais complètement perdu le goût de tout. Je n'écrivais plus et j'avais toujours envie de pleurer. Je vais maintenant changer ma manière d'écrire parce que je viens de voir un film sur une fille de mon âge qui écrivait comme ça. Ça se passait dans le temps de la guerre et elle était cachée avec sa famille dans un grenier. Je vais donc recommencer à écrire, mais de cette manière.

Je me sens maintenant si soulagée d'avoir recommencé mon journal que je pense que c'est cela qui me déprimait le plus et je crois que ça éloignait mes amies.

Gabrielle referme le petit cahier rouge. L'enfance est triste et creuse. L'enfance est une petite fille cachée pour écrire. Les yeux noirs de Gabrielle se ferment. La reliure du petit cahier rouge craque une dernière fois. Gabrielle a les genoux qui flanchent ; elle se souvient.

Le soir venu, elle dépose le petit cahier dans un seau de métal galvanisé. Elle s'habille chaudement et part, le seau d'une main et les patins de l'autre. Elle marche nuitamment vers le parc. Là, elle chausse ses patins et glisse vers le centre de la patinoire. Elle imbibes le cahier d'essence et l'allume. Dans la noirceur du soir, Gabrielle regarde d'abord avec regret la petite flamme qui commence à monter. Puis, lorsque le feu danse plus haut que le seau, Gabrielle l'incendiaire se met à tourner autour de son enfance qui brûle en s'enfonçant dans la glace.